

Prison militaire

Berlin, 15 novembre 1916.

Depuis que je suis entre les quatre murs blancs qui encadrent présentement mon existence, il ne m'est survenu aucun événement désagréable. Il ne s'est rien passé, absolument rien. Les jours se suivent, pareils les uns aux autres. Je n'ai jamais échappé d'une manière aussi complète à la monotonie du changement. J'ai beaucoup de temps le matin, mais les après-midi sont courts. La marche autour de mon petit jardin, sous la surveillance de mon sous-officier et d'un factionnaire, m'occupe déjà pendant une heure (de 2 à 3 heures) et 66/100 par minute. Il n'a plu que deux ou trois fois pendant cet exercice indispensable : quelques gouttes seulement et j'avais mon imperméable. Après ma promenade, je me fais une tasse de café ou de thé. Vers le soir, je prépare moi-même mon souper. (Je continue à prendre la nourriture officielle à midi, afin de pas me mettre exclusivement au régime des conserves.) Puis, comme le couvre-feu est à 10 heures, j'arrange avec soin ma couchette, sur laquelle je passe d'excellentes nuits. A cet égard, je dois me réjouir des changements qui avaient été apportés au régime de Celle-Schloss, car ils m'ont servi de transition — comme ceci me servira peut-être de transition à autre chose. La Providence sait très bien ce qu'elle fait et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Aussi, je

recommande à Jacqmain — qui a des idées tout à fait fantastiques ! — de ne pas ennuyer à mon propos, par des démarches, des autorités qui doivent avoir bien d'autres soucis ! Je répète que je suis en parfaite santé et que je n'ai besoin de rien, ayant des aiguilles, du fil et des épingles de sûreté. Tu ne seras pas étonné d'apprendre que j'ai tout de même fini par grimper sur l'armoire pour savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de mes barreaux. J'ai été bien attrapé : ma fenêtre donne sur la petite cour où je me promène quotidiennement, et que je connais par coeur. Mais comme je suis situé au troisième étage (disons même au quatrième, car le rez-de-chaussée est très haut), je puis aussi apercevoir, par-dessus le mur, un morceau d'une plaine d'exercice où de vaillants guerriers prennent des leçons d'équitation.

Adolphe MAX